

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.526. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

Lundi
15
OCTOBRE
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 36 fr.
Étranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^{is} des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

L'ILE DES CHIENS

POÈME INÉDIT

de

M. EDMOND ROSTAND

de l'Académie française

*Vers 1914, les Turcs envoyèrent dans l'île
d'Oxia les chiens qui infestaient Constantinople.*

En face de Stamboul, sur l'eau verte, il existe
Une île qui, depuis qu'on la déshonora,
N'est plus qu'un triste écueil qui soulève un flot triste
Et qui fait murmurer la mer de Marmara.

Stamboul fit autrefois rafler dans ses ruelles,
Pour les faire emporter par les nefs de son port,
Tous les grands chiens galeux dont les bandes cruelles
Se nourrissaient d'ordure en roulant des yeux d'or.

La tartane ventrue et les caïques minces
Les débarquèrent tous dans l'île d'Oxia.
C'était un roc perdu de l'Archipel des Princes.
Et cette île, dès lors, nuit et jour, aboya.

Ce fut l'Île des Chiens, où, sans manger, sans boire,
Les chiens, mâchant le roc, lapant l'azur amer,
Couraient d'un promontoire à l'autre promontoire,
Se battaient, et crevaient en regardant la mer.

Cette île qui hurlait lorsque montait la lune
Epouvanta longtemps les nocturnes rameurs.
Elle empesta les soirs. Et puis, une par une,
On entendit au loin s'éteindre les clameurs.

Tous les chiens étaient morts. Et le dernier squelette
N'offrant plus de charogne au dernier survivant,
Il y eut une odeur d'algue et de violette
Qui reprit peu à peu possession du vent.

Mais l'île reste infâme. En vain elle se bleute
Au crépuscule, en vain elle est rose au matin :
Le spectre d'une meute appelle une autre meute
Sur ces bords trop souillés pour changer de destin.

Un jour qu'il plaisantait pour se croire tranquille :
« Irai-je à Sainte-Hélène ? » a dit Guillaume deux.
Que les Hohenzollern ne cherchent pas une île :
Puisque l'Île des Chiens existe, elle est pour eux !

Lorsque l'Humanité cessera d'être esclave,
Elle se souviendra que les Turcs ont songé
À préparer le roc tout couronné de bave
Qui doit être le parc du suprême Enragé.

L'Île des Chiens ! — C'est là qu'on voudra qu'il séjourne,
Morne, affamé, spumeux, et qu'il rôde, et qu'il n'ait
Qu'à retourner sans cesse à quoi le chien retourne,
Comme sans cesse à lui son peuple retournait !

L'Île des Chiens ! — Pour faire, autour des agonies,
Pulluler une larve au rictus éternel,
Les chiennes que les Grecs nommaient les Erinnyes
S'accouplent dans cette île aux chiens de Jézabel.

Comme si c'était là qu'il fallait que tu vinsses,
Sire, avec ta famille et tes Autrichiens,
Les Turcs avaient compris que de l'Île des Princes
Ils devaient à jamais faire l'Île des Chiens.

Au lieu d'être entouré, dans une île hautaine,
Par la fidélité d'un pur état-major,
L'homme verra vers lui ramper la meute obscène
Qu'il instruisit à mordre, et qui veut mordre encor.



Sainte-Hélène, a-t-il dit ? Le rocher dont une aile
Vient immortellement caresser les parois ?
Non ! mais le récif bas où l'eau sordide mêle
Aux ossements de chiens des carcasses de rois !

Oxia, tu seras l'île nauséabonde,
Fourrière des kronprinz, chenil des archiducs,
Où ceux qui dans leur gueule ont fait craquer le monde
Mâchonneront un os pour en tirer les sucs.

C'est là qu'il faudra tous, un jour, qu'on les concentre,
Pour que tous les césars et que tous les cyrus,
Fous, se happant l'oreille et s'arrachant le ventre,
Ne puissent plus qu'entre eux échanger leur virus !

Là que, se disputant un mort comme un royaume,
On verra, l'un vers l'autre à tâtons se traînant,
Le Ruprecht dépecer le Charle, et le Guillaume
Fouiller dans ce qui reste encor du Ferdinand.

Pour que le monde, ayant circonscrit sur l'eau glauque
Les cris de cage et les odeurs d'équarri-soir,
Entende peu à peu se taire l'île rauque
Et respire le soir, enfin, dans l'air du soir !

Sainte-Hélène ? Allons donc ! N'acceptant plus vos règles,
La Fable aux seuls Titans réserve ses sommets.
L'île où vous crèveriez serait l'Île des Aigles ?
Mais l'Histoire se dresse et rit dans l'ombre ! Mais

La Marseillaise est là qui, levant, hors d'haleine,
Le fouet qu'elle se fit de nos antiques liens,
Vous pousse devant elle en criant : « Sainte-Hélène ?
L'Île des Chiens ! l'Île des Chiens ! l'Île des Chiens ! »

Car la joie et la paix ne seront qu'éphémères
Et les songes humains resteront en danger
Tant que les peuples, Dieu, la Justice et les mères
N'auront pas vu ces rois, sur ce roc, se manger !

Edmond Rostand

L'ENNEMI EST REJETÉ DE L'ÎLE DE DAGO, IL GAGNE DU TERRAIN DANS L'ÎLE D'ŒSEL ET ATTAQUE MAINTENANT L'ÎLE DE MOON

Un communiqué officiel que publient les journaux russes d'hier fait prévoir que les opérations engagées par les forces navales allemandes vers le golfe de Riga pourraient modifier la situation des troupes russes qui défendent le plateau de Wenden et les contraindre à se replier dans la direction de Walk.

Ainsi se trouvent confirmées les considérations que nous exposions hier ici,

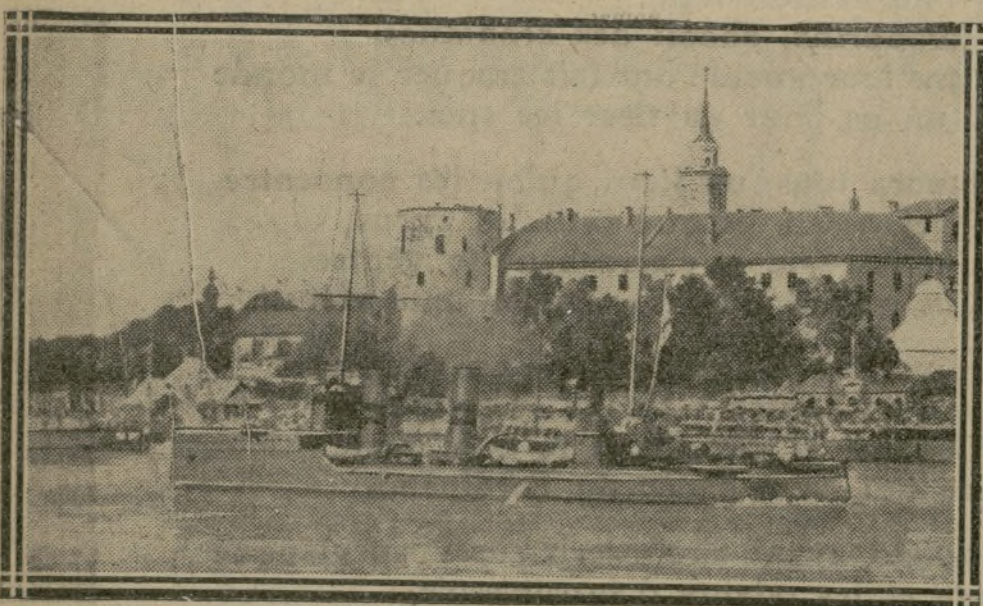


sur les desseins probables de l'ennemi : avant de « marcher sur Petrograd », qui se trouve à plus de cinq cents kilomètres de la côte esthonienne, le bon sens élémentaire indique en effet qu'il lui faut d'abord se débarrasser de l'armée russe qui pourrait le prendre de flanc et reste un adversaire redoutable.

Le double débarquement paraît avoir été exécuté avec une rapidité remarquable, mais qui s'explique par l'énorme supériorité du nombre. Les batteries de terre ont été réduites au silence en quelques heures, mais ont lutté jusqu'à la dernière extrémité et ont infligé des pertes sérieuses à l'assaillant : celles de l'île de Dago ont coulé quatre torpilleurs.

Les troupes jetées à la pointe sud de l'île de Dago n'ont pu s'y maintenir et se sont rembarquées. En conséquence, les Allemands ne se sont pas rendus maîtres de la passe de Soela, comprise entre les deux îles ; une tentative de leur flotte pour la forcer a été repoussée par les navires russes.

Par contre, les contingents beaucoup plus importants qui ont été débarqués dans l'île d'Œsel, vers la baie de Tagelacht, ont progressé vers le centre et l'est de l'île, en refoulant les troupes russes,



UN CONTRE-TORPILLEUR RUSSE DANS LE PORT DE RIGA, PEU DE TEMPS AVANT L'OCCUPATION DE CE PORT PAR LES ALLEMANDS

et le débarquement, couvert par des forces navales considérables, a continué ; peut-être même s'est-il étendu à d'autres points du littoral, les ouvrages qui défendaient la presqu'île de Sworbe ayant été détruits ; cette presqu'île couvre à l'ouest la côte méridionale, où se trouve Arensburg, la capitale. D'après les nouvelles allemandes, la ville serait en feu.

De ces diverses indications, on peut conclure que les Russes ont évacué ou sont sur le point d'évacuer complètement l'île d'Œsel. Mais ils défendent l'île de Moon, qui lui fait suite à l'est et lui est rattachée par une digue. Des détachements ennemis qui s'étaient approchés de l'extrémité de cette digue dans l'île d'Œsel, vers Orissar, ont été repoussés. Le combat continue.

Si les Allemands réussissent à s'établir dans l'île de Moon, ils pourront, en se rendant maîtres de la passe comprise entre cette île et le continent, couper la communication entre les golfes de Riga et de Finlande, ce qui obligerait les navires russes à abandonner sans tarder le golfe de Riga, sous peine de s'y laisser embouteiller.

Jean VILLARS.

L'armée russe sera-t-elle obligée de rectifier son front Nord ?

PETROGRAD, 13 octobre. — Un communiqué officiel constate que la prise d'Œsel et de Dago a fait perdre aux Russes leur situation jusqu'ici prédominante dans le golfe de Riga.

Il fait prévoir de nouvelles opérations de l'ennemi, probablement dans la direction de Hapsal.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

Le communiqué termine en disant que les événements du golfe de Riga peuvent avoir une répercussion sur la situation des troupes russes occupant les positions de Segewold, où on aura besoin de changer le front en le rapprochant de la ligne Wenden-Walk, dès la rentrée du quartier général.

L'amiral Verdevsky, ministre de la Marine, a fait au gouvernement un rapport sur la situation créée par le débarquement des Allemands.

Le gouvernement a décidé aussitôt de mettre provisoirement de côté toutes les questions de politique intérieure et de concentrer toutes ses forces à l'organisation de la défense du pays.

Un émouvant appel de Kerensky à la flotte de la Baltique

PETROGRAD, 13 octobre. — M. Kerensky a adressé au commandant en chef des armées du front nord le télégramme suivant :

Dites à la flotte de la Baltique que l'heure redoutable de l'épreuve est venue. La Russie attend pour son salut un effort vaillant de la marine, et moi, comme généralissime, je donne aux matelots le commandement de se sacrifier.

L'heure vient où la flotte de la Baltique peut défendre l'honneur de la patrie et les grandes traditions de la liberté et de la révolution. Il est temps de réfléchir sérieusement et de cesser de coopérer involontairement à la cause ennemie.

La garnison de Cronstadt a fait déjà, par son attitude, que les ressources défensives de la forteresse ne sont pas complètes. Que tous se rappellent que la patrie ne pardonnera pas la légèreté criminelle ou l'insubordination maternelle. Que l'abominable crime du cuirassé Petropawlsk soit racheté, que la flotte repousse l'ennemi sous le commandement de ses officiers dont l'amour pour la patrie est connu de toute la Russie !

Important conseil militaire au grand quartier général russe

PETROGRAD, 13 octobre. — Un conseil militaire tenu au quartier général, sous la présidence de M. Kerensky, en présence des ministres de la Guerre, des Affaires étrangères et de la Marine, du chef d'état-major et généralissime, général Doukhonine, et du nouvel ambassadeur de Russie en France, M. Maklakof, a discuté, en vue de la conférence interalliée de Paris, la question du relèvement de la combativité de l'armée russe.

Le conseil a adopté un programme de mesures destinées à régénérer la discipline et établissant dans ce but un enseignement systématique destiné aux soldats ; l'application des procédés techniques résultant de la guerre actuelle, tant sur le front russe que sur le front occidental ; un strict règlement pour la vie intérieure et le travail des soldats qui devra produire son maximum d'intensité.

IL Y A EN ALLEMAGNE UNE CRISE D'ANARCHIE GOUVERNEMENTALE

Même au prix de luttes intérieures, les pangermanistes essaieront de sauver Michaëlis, qui est leur dernier espoir.

Guillaume II ne sera de retour à Berlin que mercredi. D'ici là, aucune décision ne saurait être prise au sujet du chancelier. Mais, dans cet intervalle, le



M. MICHAELIS (d'après un instantané récent)

désarroi politique ne peut que s'aggraver. La démission de l'amiral von Capelle, d'un regard comme acquiescé, n'empêchera pas la crise de suivre son cours.

M. Michaëlis est généralement considéré comme un « homme fini », selon le mot du *Berliner Tageblatt*. Pourtant, ce n'est pas seulement d'une question de personnes qu'il s'agit. C'est tout le système qui est mis en cause. L'opinion publique n'accuse pas uniquement la médiocrité du chancelier et de ses collaborateurs. Elle montre une absence de confiance complète dans toute combinaison bureaucratique du même genre. En même temps, nulle part on n'aperçoit l'homme fort, capable de faire face à des difficultés qui, tout le monde le sent, vont devenir de plus en plus inextricables pour l'empire allemand.

Le Reichstag lui-même, qui n'a pas encore pris l'habitude de la hardiesse vis-à-vis du pouvoir, semble douter de ses forces. Ce n'est donc pas sans raison que les journaux de gauche expriment plus de découragement que d'espoir et se lamentent sur l'anarchie et l'incapacité générales. Que, dans l'empire autoritaire des Hohenzollern, on se plaigne de l'anarchie gouvernementale, c'est un phénomène au moins aussi significatif que la rébellion de la flotte.

Quant aux pangermanistes et aux réactionnaires, avec l'entêtement desquels il faut toujours compter, ils manifestent l'intention de soutenir tant qu'ils pourront le docteur Michaëlis. Ils savent qu'ils ne peuvent espérer de meilleur chancelier, à leur point de vue, que celui qui a été choisi et imposé au mois de juillet par Hindenburg. Dans le trouble général, ils continuent leur campagne d'excitation contre le Reichstag. L'acharnement de ces hommes intraitables, qui n'ont rien appris et qui disposent de hautes influences à la tête de l'empire, promet, pour un avenir prochain, des luttes sérieuses et peut-être de graves convulsions à l'intérieur de l'Allemagne. — J. B.

MM. Painlevé et Loucheur revenant d'Angleterre sont rentrés hier à Paris

M. Painlevé, président du Conseil, ministre de la Guerre, et M. Loucheur, ministre de l'Armement, sont rentrés, hier après-midi, de Londres, où ils ont eu de nombreuses conférences avec divers membres du gouvernement anglais.

La ville de Dunkerque décorée de la croix de guerre

Le jour de son départ pour l'Angleterre, M. Painlevé a visité la ville de Dunkerque et s'est longuement entretenu avec les autorités locales.

Accompagné de MM. Loucheur, ministre des Munitions, et Franklin-Bouillon, ministre d'Etat, ainsi que du général Foch, M. Painlevé a cherché à se rendre compte de l'état de la ville, afin de décider des mesures que comporte la situation. Il en a profité pour exprimer aux autorités et à la population si éprouvée l'expression de la sympathie du gouvernement.

Il fut reçu à l'hôtel de ville par le général Laboria, gouverneur, et le commandant Terquem, maire ; ce dernier a exalté le moral de la population dunkerquoise, toujours fière de sa glorieuse histoire.

Le président du Conseil a répondu en annonçant que la ville de Dunkerque était citée à l'ordre de l'armée.

Cette citation complète celle de 1793, par laquelle « Dunkerque a bien mérité de la patrie ».



ARMES DE LA VILLE DE DUNKERQUE

AUTOUR D'UNE IMPORTANTE DÉPOSITION

M. SOTTOLANA, QUI ACCOMPAGNA CAVALLINI LORS DE LA LIVRAISON DU MILLION À BOLO, NOUS FAIT LE RÉCIT DE CETTE AVENTURE

Nous avons pu joindre, hier, M. Edoardo Sottolana, le baryton italien qui se trouve, bien contre son gré, mêlé dans l'affaire Bolo-Cavallini.

M. Sottolana est un artiste de grande valeur dont la renommée est établie depuis longtemps. C'est avec un effacement sincère qu'il voit cette nouvelle réclame faite autour de son nom, et il nous a avoué être très heureux de pouvoir rectifier les nombreuses inexactitudes dans lesquelles on est tombé parfois en parlant de lui.

Il nous a également fourni quelques détails encore inconnus sur l'affaire.

— Je connais le « commandeur » Cavallini depuis six ou sept ans. Je fis sa connaissance dans les salons de Mme Ricci, une cantatrice italienne établie à Paris, qui recevait beaucoup. Elle demeurait, d'abord, boulevard Malesherbes ; puis elle prit un appartement boulevard Pereire, et M. Cavallini vint habiter avec elle. Elle devait démentir une troisième fois, pour s'établir un peu plus loin, sur le même boulevard. Il y a un an et demi, M. Cavallini et Mme Ricci cessèrent d'habiter Paris, pour s'établir à Rome.

Pendant longtemps, donc, je fréquentai la maison de Mme Ricci, y rencontrant régulièrement M. Cavallini. Je savais qu'il avait été mêlé à quelques scandales, à Rome, mais ici, à Paris, en dehors de sa liaison avec Mme Ricci, que tout le monde connaissait, j'ignorais tout de sa vie privée.

La guerre éclata, et vers la fin d'août 1914, Cavallini et Mme Ricci partirent pour l'Italie. Pendant quatre ou cinq mois, je n'eus plus aucune nouvelle d'eux. Puis, vers la fin de 1914 et le commencement de 1915, je commençai à recevoir de nombreuses lettres de Cavallini. Il me priait de lui faire suivre la correspondance arrivée à Paris pour lui, et me chargeait de quelques menues commissions. Peu à peu, ses exigences augmentèrent. Sous l'excuse que la poste ne marchait pas régulièrement, il m'envoyait des lettres que je devais mettre aux boîtes parisiennes ou apporter moi-même aux adresses des enveloppes.

— Et ces lettres étaient adressées... — Vous me permettez de taire les noms, le capitaine Bouchardon m'en ayant prié. Je peux vous affirmer, toutefois, qu'il s'agissait presque toujours de hautes, très hautes personnalités. On a prononcé les noms de quelques-unes ; les autres sont encore inconnues.

— Je ne vous cache pas que ma femme n'aimait pas les commissions auxquelles je me livrais avec M. Cavallini, mais, à vrai dire, je n'y trouvais aucun mal, et je continuais pendant longtemps à lui rendre service. D'ailleurs, tous les six ou sept mois, il m'envoyait de Rome un billet de 100 francs pour les frais de poste et autres.

— Ce fut le 1^{er} avril 1915 que Cavallini revint à Paris. Un petit billet me prévint qu'il était descendu au Grand Hôtel et qu'il m'y attendait. Je m'y rendis. Il me dit :

— Je dois toucher une somme importante au Crédit Lyonnais. Voulez-vous m'y accompagner ?

— J'acceptai ; nous sortîmes et Cavallini acheta, à l'Old England, une grande valise en cuir, puis nous nous rendîmes au Crédit Lyonnais, où Cavallini présenta un chèque au guichet. L'employé eut un sursaut en lisant la somme inscrite.

— Un million, — dit-il, — on voit bien que nous sommes au 1^{er} avril.

— Mais non, — répondit Cavallini, — c'est la somme que je désire encaisser.

— En effet, le chèque, envoyé au contrôle, revenait avec ordre de paiement. On nous fit entrer dans un bureau où on lui compta le million en dix paquets de cent billets de mille francs. Cavallini vérifia le contenu de deux paquets, pris au hasard, puis mit la somme dans la valise, en y ajoutant une autre somme de plusieurs centaines de mille francs (je ne pourrais pas préciser le chiffre) qu'il avait sortie de la poche intérieure de son pardessus.

— Nous sortîmes, et, en remontant dans le taxi, Cavallini donna l'adresse de la rue de Phalsbourg, 17. Il me dit :

— J'apporte cette somme à quelqu'un qui ne me laissera pas de reçu. Je vous y emmène pour avoir un ami comme témoin.

— Cavallini fit arrêter la voiture au coin de la rue de Phalsbourg et de la place Malesherbes, me priant de l'attendre. Il descendit avec la précieuse valise et je le vis pénétrer dans la demeure de Bolo.

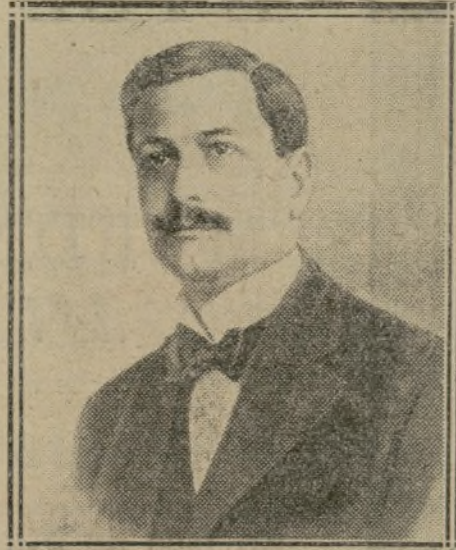
— Car je connaissais Bolo depuis six ans, — Je l'avais connu par l'entremise de Cavallini dans les circonstances que voici : J'étais allé chanter, un soir, au 17 de la rue de Phalsbourg, avec Mme Ricci, qui était assidue de la maison. Il y avait, ce soir-là, une grande réception. Mais je dois faire remarquer ici que si Bolo a le million allemand facile, il a, par contre, le louis français très difficile. En effet, je n'ai jamais touché le premier son des quinze louis qui m'avaient été promis comme cachet. M. Bolo oublia même de me déposer une carte !

— Mais fermons la parenthèse et revenons à Cavallini et à la valise. De l'endroit où la voiture s'était arrêtée, je pouvais fort bien voir, à travers les vitrines d'une épicerie, ce qui se passait à l'entrée du 17 de la rue de Phalsbourg. J'attendis ainsi pendant plus de trois quarts d'heure, lorsque je vis paraître sur le seuil Cavallini et Bolo. Ils se serrèrent la main, et, tandis que Bolo se dirigeait vers le parc Monceau, Cavallini vint me rejoindre. Je n'avais donc pas du tout parlé à Bolo et celui-ci n'avait pas pu dire à Cavallini de me remettre 100 francs, comme il a été écrit. Cavallini m'emmena dîner et, comme il lui était arrivé déjà une autre fois, me remit cinq louis en me disant que c'était Mme Ricci qui les offrait à ma petite fille.

— Cavallini repartit le même jour et continua à m'envoyer, de Rome, la correspondance à mettre à la poste ici. J'oubliais de vous dire que, parfois, quelques-unes des personnalités auxquelles j'ai fait allusion plus haut venaient me voir pour me remettre des lettres que je devais expédier à Cavallini.

— Je continuai ainsi jusqu'aux derniers jours de septembre. A cette époque, en lisant un journal parisien, je commençai à voir cité le nom de Bolo. Mis en éveil, je cessai d'expédier la correspondance à Rome. Peu de jours après, l'apparition du nom de Cavallini m' alarma.

— Je me rendis immédiatement à l'ambas-



M. SOTTOLANA

sade de Paris, où je racontai tout. On reçut ma déclaration en me conseillant d'aller aussi au ministère de l'Intérieur.

— Là, on enregistra ma déposition, et hier, finalement, j'ai été appelé par le capitaine Bouchardon, à qui j'ai raconté toute la vérité.

Le dimanche du capitaine Bouchardon

Le capitaine Bouchardon ne connaît plus le repos dominical ; il est venu, hier, au Palais, où il s'est occupé de la vérification d'un certain nombre de documents récemment versés au dossier. Il a, ensuite, adressé plusieurs commissions rogatoires à des parquets de province en vue d'obtenir des précisions sur l'affaire Bolo pacha.

Le capitaine rapporteur n'a, cependant, entendu aucun témoin.

Le dimanche de M^e Bonzon

M^e Jacques Bonzon a rendu, hier, visite à ses clients. En quittant la prison de Saint-Lazare, où il s'est entretenu avec Mme Turmel, M^e Bonzon s'est dirigé vers la prison de la Santé pour conférer avec M. Turmel au sujet de l'interrogatoire que celui-ci doit subir aujourd'hui.

Le défenseur s'est ensuite fait conduire à Fresnes, où il a eu un long entretien avec Bolo pacha.

D'autre part, M^e Jacques Bonzon nous a écrit pour mettre au point l'incident qui s'est produit samedi, au cours de l'interrogatoire de Mme Turmel.

Le défenseur déclare : — La note du parquet est faiblement incomplète. Elle omet : 1^o d'indiquer qu'à 3 heures de l'après-midi j'étais le premier à saisir M. le procureur général ; 2^o de publier les propos que M. Gilbert tint à ma cliente et qui m'obligèrent à intervenir pour protéger sa dignité de femme.

L'affaire du chèque

Les « opérations » d'Almeryda à Marseille

A la suite du témoignage de M. Maurice Privat, que nous avons relaté, le capitaine Bouchardon avait adressé une commission rogatoire au parquet de Marseille, à l'effet de recueillir des précisions sur les agissements de Miguel Almeryda au cours de son séjour dans cette ville.

Le capitaine Massière, rapporteur près du conseil de guerre de la 15^e région, a entendu, hier après-midi, M. Denys Bourdet, directeur du *Soleil du Midi*, sur les pourparlers engagés par Almeryda en vue de fonder, à Marseille, un organe qui se serait également appelé le *Bonnet Rouge*.

D'autres témoignages seront recueillis.

Douze indigènes Basutos ont chanté hier après-midi au temple de l'Oratoire

Un certain nombre de Basutos — indigènes du Basutoland, protectorat anglais compris entre le Cap, le Natal et l'Orange — qui, depuis dix mois, sont en France au service de l'armée britannique, ont été autorisés à venir à Paris. Ils arrivent directement du front, où ils sont employés à de pénibles travaux dans les dépôts de munitions.

Nègres du plus beau noir, solides et trapus, l'œil vif et l'air intelligent, ils portent crânement un uniforme gros bleu qui se rapproche beaucoup de celui de nos « marabouts ».

Douze de ces Basutos, ayant le grade de sous-officier, ont embrassé la religion protestante. Hier, à 16 heures, ils ont été reçus au temple de l'Oratoire.

L'un d'eux, qui dans son pays est rédacteur d'un journal religieux, a dit dans son langage le plaisir que lui et ses compatriotes avaient de se trouver à Paris et dans l'église des missions évangéliques.

Puis, les Basutos ont fait entendre un cantique à plusieurs voix, au rythme étrange, qui a témoigné du moins qu'ils sont doués d'un sens musical très développé.

La fourragère

Par décision du commandant en chef des armées, la fourragère a été conférée aux 6^e, 48^e et 53^e régiments d'infanterie coloniale.

LES CONTES D'EXCELSIOR

L'INFLUENCE DU COSTUME

PAR

LÉON GROG

— Vous m'avez demandé, chef ?
— Ah ! C'est vous, Potrat ?... Oui, j'ai un filon pour vous. Voulez-vous quitter le dépôt pour être affecté à Paris ?

— Si je veux être affecté à Paris !...

Potrat n'en dit pas plus long, mais sa mimique fut éloquent. En réalité, il étouffait de joie, à cette proposition inattendue. Depuis six mois qu'il était versé dans l'auxiliaire pour la blessure qui lui avait atrophié le bras gauche, il se morfondait dans cette petite ville de l'Ouest, où la pluie tombait presque perpétuellement, sur sa tête lasse de Parisien exilé. Il ne cachait à personne qu'il en avait "marre" et qu'il se languissait de "Pantruche".

Le sergent-major, ayant consulté des papiers, continua :

— Vous ferez exactement l'affaire : vous avez la croix de guerre, deux chevrons de blessures et trois chevrons de présence, vous mesurez 1m75... C'est parfait...

— C'est pour quoi faire ? s'enquit timidement Potrat.

— C'est pour être gardien de la paix, répondit le chef.

Instantanément, la figure de Potrat s'assombrit, et il fit un geste de refus. Toute sa joie était tombée. Il grommela :

— Rien à faire, chef... Je ne veux pas être "fic" !...

Il ne développa point les raisons de cette répugnance, mais il les sentit intensément. Toujours il avait détesté les agents, tout d'abord quand il était enfant, par instinct fondeur de faubourien, ennemi de toute autorité ; puis, quand il fut homme, pour des motifs plus précis. En sa qualité de chauffeur de taxi-automobile, il avait eu maintes contraventions, pour des infractions aux règlements sur la circulation, et il avait coutume de dire : "Je ne suis pas méchant, mais je ne peux pas voir un fic en face. Faudra, bien sûr, qu'un jour j'en démolière un !" D'ailleurs, comme il était encore moins méchant qu'il le proclamait, il n'avait jamais démolé personne. Mais sa haine pour les agents était solide et vivace.

Le sergent-major, qui ne voulait pas fournir un "état-néant", et qui avait déjà écrit en belle ronde, sur sa feuille, le nom de Potrat (Ludovic), entreprit de convaincre le récalcitrant. Il énuméra les avantages attachés au poste, la paye relativement élevée, la considération que la population vouerait certainement aux nouveaux agents, chevronnés et décorés, les joies de la vie de famille :

— Voyons, Potrat ! Vous qui êtes Parisien !...

Mais Potrat secouait la tête négativement. Il ne voulait pas être "fic", cet homme.

Enfin, par un trait de génie, le chef trouva le seul argument qui pût porter :

— Si vous remplacez un agent, cela en fera toujours un que vous débusserez et qui s'en ira au front !

Potrat eut un brusque mouvement. Parbleu ! le chef avait raison ! Et, cette fois, il accepta...

Quelques semaines après, vêtu en gardien de la paix, il se promenait le long du boulevard de la Chapelle, de ce pas tranquille et lent qui est celui des agents en service. Malgré lui, il sentait se fondre ses préventions et ses antipathies ; il éprouvait quelque fierté à faire bomber, de sa poitrine robuste, le drap de son uniforme. En même temps qu'il l'avait endossé, cet uniforme, il s'était senti investi d'un vague respect pour ses fonctions nouvelles et pour soi-même. Sa mentalité évoluait insensiblement. Sa face rose et pleine d'homme bien nourri ; sa bouche dédaigneuse, surmontée de la forte moustache copieuse, cirée, son regard placide, exprimant, en même temps qu'une digestion parfaite, un mépris inconscient pour les indigents qui n'appartiennent pas à la caste sacrée des fonctionnaires...

— Ludo ! fit une voix.

Il se retourna et vit une femme qui lui souriait. Cette femme était vêtue de kaki et coiffée d'une casquette plate.

— Mérie ! murmura-t-il.

Une seconde, ils se contemplèrent, évoquant des souvenirs amoureux d'avant-guerre.

Mérie reprit :

— Ainsi, te voilà fic, à présent... Oh ! Je ne t'en veux pas pour ça... Il n'y a pas de sot métier... Moi, je me suis mise chauffeuse de taxi-automobile...

Elle continua de bavarder durant plusieurs minutes, les yeux brillants, la bouche parée d'un sourire très doux.

Mais Ludovic semblait soucieux. Une lutte se livrait en lui, entre le vieil homme et le nouveau. Enfin, il parla :

— Tu as tes papiers de chauffeuse ? demanda-t-il.

Etonnée, elle lui tendit un portefeuille, qu'il inventoria rapidement. Puis, ayant sorti un calepin de sa poche, Ludovic Potrat déclara :

— Ces papiers ne sont pas en règle ; je vous dresse une contravention.

Sans vouloir entendre les protestations indignées de Mérie, il verbalisa. Et, comme elle le traitait sans égards, il prononça, en faisant rouler les r :

— Tâchez moyen de ne pas outrager l'autorité... Et circulez !

Quand Mérie, remontée sur son siège, se disposa à s'éloigner, Potrat, stupéfait de ce qu'il venait de faire, faillit courir après elle, pour lui demander pardon.

Mais il se contint, et, comme il avait quelque lecture, il se consola d'avoir perdu sa bonne amie, en se comparant mentalement à Brutus, qui sacrifia ses propres enfants au salut de la République...

Léon GROG.

On entendra les sirènes demain à Paris

Demain entre quatre et cinq heures du soir les sirènes se feront entendre dans la partie nord de Paris. Ce seront des expériences faites pour essayer les sirènes et trompes installées à poste fixe dans les usines.

LE "TIP" remplace le Beur

2 fr. 10 le kilo chez tous les M^{rs} de Comestibles
Expédition Province franco postal domicile contre mandat : 2 kilogs 9 fr. 25 ; 4 kilogs 17 fr. 85.
AUG. PELLERIN, 82, r. Rambuteau, Paris

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATINLE GÉNÉRAL ALEXEIEF CROIT
A L'ENTRÉE EN LIGNE
DES JAPONAIS EN EUROPE

Ce sera, dit-il, un des sujets à l'ordre du jour de la Conférence des Alliés.

PETROGRAD, 14 octobre. — Le général Alexeïef, à son arrivée au grand quartier général, où se trouvaient déjà M. Kerensky et les ministres de la Guerre, des Affaires étrangères et de la Marine, a fait à un rédacteur du journal *Outro Rossy*, de Moscou, les déclarations suivantes :

« Je suis venu ici pour obtenir du gouvernement des instructions nettes et catégoriques pour ma mission à la conférence interalliée de Paris. De toute évidence, cette conférence voudra connaître exactement quelles sont la force actuelle de la Russie, sa puissance combattive et son attitude future à l'égard des autres nations de l'Entente.

« Si, au moment où la conférence tiendra ses séances, notre situation intérieure n'est pas de nature à répandre la confiance parmi nos alliés, il y aura mieux que le gouvernement ne m'envoie pas à Paris. Dans ce cas, d'ailleurs, je refuserais d'y aller.

« Mon opinion est que la conférence se rendra parfaitement compte de notre faiblesse.

« Je crois, en outre, que le Japon fera son entrée sur le théâtre européen de la guerre. Mais il demandera certainement des compensations aux dépens du plus faible, c'est-à-dire de la Russie. »

Les libéraux formeront
le ministère suédois

STOCKHOLM, 14 octobre. — M. Widen, après avoir pris samedi soir connaissance des conditions que les libéraux et les socialistes-mécontents ont acceptées pour entrer dans un ministère de coalition, a déclaré ce matin au roi qu'il lui était impossible de constituer un ministère.

Le roi a demandé alors au professeur Eden, chef du parti libéral au Riksdag, de former le nouveau ministère, qui sera sans doute composé exclusivement d'éléments de gauche. (Radio.)

Des aviateurs italiens
bombardent
des torpilleurs ennemis

ROME, 14 octobre. — Le bureau du chef de l'état-major de la marine publie le communiqué suivant :

« Hier, vers 16 heures 30, nos hydravions ont bombardé efficacement quelques torpilleurs ennemis naviguant près de la côte d'Istrie, une forte explosion a été constatée sur l'un d'eux. » (Havas.)

Les sources de pétrole
sont en feu à Bakou

Plus de 16.000 tonnes de naphte ont été détruites

LONDRES, 14 octobre. — On mande d'Odesa au Times :

Un grand incendie fait rage actuellement à Bakou aux sources de pétrole. Plus de 16.000 tonnes de naphte et 2.400 tonnes de La cause de la catastrophe est inconnue. kérosène ont déjà été détruits.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — En Belgique, au cours de la nuit, nos reconnaissances ont attaqué des patrouilles ennemies en avant de notre nouveau front et ramené une trentaine de prisonniers, dont un officier.

Sur le front de l'Aisne, la lutte d'artillerie a été par moments assez vive, notamment dans la région du Panthéon et sur les plateaux de Vauclerc et de Calonne.

Canonnade intermittente sur le reste du front.

23 HEURES. — L'activité des deux artilleries s'est maintenue très vive, au cours de la journée, sur le front de l'Aisne, notamment dans la région des plateaux, entre Ailles et Craonne, ainsi que sur la rive droite de la Meuse. Aucune action d'infanterie.

Dans les Vosges, un coup de main ennemi sur nos petits postes au sud de l'Hartmannswillkerkopf est resté sans succès.

Journée calme partout ailleurs.

Front britannique

13 HEURES. — Activité de l'artillerie ennemie au cours de la nuit au nord-est d'Ypres. Des reconnaissances allemandes ont été repoussées à l'ouest de Becelaere et au nord de Poelcapelle. Nous avons exécuté avec succès un coup de main vers Huluch.

22 HEURES 30. — Des troupes des comtés de l'Est ont exécuté avec succès, cet après-midi, un coup de main sur les tranchées allemandes au sud-est de Monchy-le-Preux et fait un certain nombre de prisonniers.

Grande activité des deux artilleries, au cours de la journée, sur le front de bataille. Aucune action d'infanterie.

Le chiffre des prisonniers faits par nous, dans la journée du 12, s'élève définitivement à 943, dont 41 officiers.

Hier, en raison du temps, l'activité aérienne a été faible. Nos pilotes ont fait, dans les intervalles de beau temps, quelque travail d'artillerie et de photographie et reconnu les nouvelles positions allemandes. Une de nos patrouilles a rencontré une formation ennemie deux fois plus forte qu'elle et a livré un combat acharné, au cours duquel quatre de nos avions se sont perdus. Les appareils engagés ayant combattu à très faible distance les uns des autres, il nous a été impossible de nous rendre compte du nombre d'ennemis abattus. Des pilotes alliés, qui n'ont pas pu arriver assez tôt pour prendre part à la lutte, ont vu de loin plusieurs avions allemands tomber désarmés.

Front italien

Des actions d'artillerie fréquentes, mais éparpillées, ont eu lieu depuis le Stelvio jusqu'au Rombon.

Sur le plateau de Bainsizza et sur le front méridional du Carso, des rafales de feu ont été lancées de part et d'autre.

Les détachements ennemis qui tentaient de s'approcher de nos positions du Vrovec, à l'ouest de Chiapovano, ont été promptement repoussés.

LE DISCOURS DE KUHLMANN
SUR L'ALSACE-LORRAINE
A DÉSAPOINTE BENOIT XV

On convient à présent, au Vatican, que la démarche du pape a fait faillite.

ROME, 14 octobre. — D'après l'*Idea Nazionale*, les déclarations de M. von Kuhlmann auraient fait au Vatican, et particulièrement sur la personne même de Benoît XV, une impression de pénible désappointement.

« Il apparaît à présent que les assurances données avaient pour but unique d'encourager l'initiative papale, qui répondait si bien aux désirs intéressés des Allemands.

« Après les déclarations de M. von Kuhlmann, on peut dire que la démarche du pape a fait une complète faillite. On dit aussi que dans l'entourage du pape on serait fort mécontent de l'Autriche qui, après avoir fait supplier le Vatican d'intervenir, après lui avoir fait faire de compromettantes démarches, s'est abandonnée de nouveau à une politique d'orgueil. » (Havas.)

Un manifeste
de la « Patrie allemande »
contre von Kuhlmann

BERNE, 14 octobre. — Les journaux germanistes publient un manifeste du parti de la Patrie allemande.

Ce manifeste, rédigé en termes assez violents, est dirigé contre la majorité du Reichstag et contre M. von Kuhlmann.

« Il nous paraît tout d'abord, dit-il, que la majorité du 19 juillet est dès maintenant désignée, que les instigateurs d'offres de paix sont de plus en plus abandonnés par leurs partisans. Nous voulons montrer qu'est la véritable majorité du peuple allemand. »

A M. von Kuhlmann s'adresse le passage suivant :

« Que l'Alsace-Lorraine appartienne à l'Allemagne, c'est un fait qui n'est plus à discuter. On ne peut se servir de l'Alsace-Lorraine comme d'un paravent pour discuter la question de la Belgique, qui est une question vitale pour l'Allemagne. » (Havas.)

Déjà, en février, les marins
du cuirassé allemand « Bayern »
s'étaient mutinés

LONDRES, 14 octobre. — Selon une dépêche de Copenhague aux journaux, le *Stiftstidende* apprend qu'une mutinerie sérieuse a éclaté en février à bord du nouveau cuirassé allemand *Bayern* par suite du mécontentement de l'équipage, causé par la mauvaise nourriture.

La mutinerie a été réprimée : la plupart des membres de l'équipage ont été envoyés au front ; mais deux cents ont été envoyés à la prison navale de Cologne. (Havas.)

Une importante conférence
se tiendra prochainement
au quartier général allemand

ROME, 14 octobre. — L'*Idea Nazionale* apprend de Berne que, selon des informations venues de Berlin, un grand conseil de guerre se tiendra au quartier général aussitôt que le kaiser sera rentré de Sofia.

Hindenburg et Ludendorff y assisteront ainsi que le chancelier, le vice-chancelier, les ministres de la Guerre et de la Marine, Kuhlmann, Bethmann-Hollweg et quelques autres personnalités de l'empire. La situation politique intérieure créée par la dernière session du Reichstag y sera examinée.

UN TRÈS GRAVE INCENDIE
A ÉCLATÉ A NEW-YORK
DANS D'ÉTRANGES CONDITIONS

Tout semble indiquer que le sinistre a été causé par l'explosion d'une bombe allemande.

NEW-YORK, 14 octobre. — En face de la rivière de Brooklyn, un incendie a éclaté dans un entrepôt de grains ; il a gagné les édifices voisins, causant des dégâts évalués, dans la matinée, à plus de cinq millions de francs, détruisant 160.000 boisseaux de blé.

Une enquête est commencée. Le chef de la brigade des pompiers envisage la possibilité d'une combustion spontanée de poissières de grains. Cependant, le surveillant de l'élevateur est convaincu avoir entendu le son d'une explosion, ce qui tendrait à prouver la véracité de l'hypothèse de bombes.

Un autre incendie a éclaté ce matin, détruisant une usine et un collège. Les dégâts s'élèvent à 275.000 dollars.

Une fabrique d'aéroplanes, séparée seulement par un mur très mince de l'usine incendiée, n'a pas été atteinte par les flammes. La plupart des aéroplanes en construction ont pu être éloignés et n'ont même pas été endommagés par l'eau.

Tous les départs hollandais
pour l'Angleterre
sont suspendus

AMSTERDAM, 14 octobre. — Le Maashode apprend qu'à la suite d'un différend avec l'Angleterre tous les départs vers l'Angleterre ont été suspendus. — (Havas.)

Une inspection militaire
du général Lyautey

MEKNÈS, 12 octobre. — Le résident général est arrivé, le 10 octobre au soir, à Timahdit, base de ravitaillement du groupe mobile de la subdivision de Meknès, et point de départ de la colonne du général Poeymirau pour opérer une nouvelle jonction sur la Moulouya avec le groupe mobile de Bou-Denib, commandé par le colonel Doury.

Le général Lyautey, accompagné de Mouley-el-Mahdi, khalifat du sultan au Tafilet, a quitté Timahdit où le général Poeymirau était venu à sa rencontre, se rendant au gué d'Assaka-Nabant, sur la Moulouya, point assigné pour la jonction des deux colonnes.

Le résident général s'est entretenu longuement de la situation politique et militaire de la région avec le général Poeymirau et le colonel Doury, chef du groupe mobile de Bou-Denib. Il a quitté le poste d'Assaka dans l'après-midi, se rendant au poste-avant Desjoubert, à l'extrême avant de la limite de notre action au sud-ouest du Moyen-Atlas.

Le résident général a reçu l'hommage des notables des tribus des Ait-Bas, fraction de la confédération des Beni-Mguild, qui se sont ralliés et sont heureux de vivre à l'abri de la redoute qui protège les gros Ksours d'Ilzer et de nombreux douars évalués à 4.000 âmes contre l'incursion des rebelles Zaïan.

Le roi d'Espagne
rentre à Madrid

SAINT-SÉBASTIEN, 14 octobre. — Les souverains, la cour et les membres du gouvernement, en villégiature ici, sont partis dans la soirée pour Madrid. (Havas.)

Ce que l'on dit
à l'étranger

LA BATAILLE DE PASSCHENDAELE

Le Times :

La phase actuelle de la bataille tend à se développer de plus en plus dans la lutte pour la possession du village de Passchendaele ou, plus exactement, pour la partie de la crête sur laquelle se trouvent les ruines du village.

Si Passchendaele est enlevé, la partie importante de la crête aura été gagnée. Les hauteurs au delà de Passchendaele et tournent les formidables positions de la forêt d'Houthulst.

La possession entière de ces hauteurs rendrait rapidement la forêt intenable. Mais en attendant nous tenons la partie la plus importante de la crête, sur deux milles, et la capture du reste ne devrait pas tarder.

Les importantes défenses qui se trouvent au delà de Poelcapelle constituent un obstacle sérieux, mais des positions plus fortes ont été prises et l'achèvement de la tâche peut être attendu sans anxiété.

Malgré le mauvais temps actuel, la campagne des Flandres doit pouvoir durer encore un mois.

LA CRISE INTERIEURE ALLEMANDE

La Gazette de Cologne :

Le peuple allemand voit avec un sentiment de soulagement le rideau se baisser sur les débats du Reichstag.

Ce n'est pas un spectacle réconfortant que l'on a donné cette fois sur la scène publique du Parlement. Tous les partis ont leur part de responsabilité : la gauche, la droite et le gouvernement. L'impression laissée par les débats est celle d'un déchirement intérieur et d'un mécontentement général que la presse étrangère s'empresse de signaler. Elle ne sait pas que ces séances, si regrettables qu'elles soient, ne reflètent heureusement d'aucune façon l'opinion du peuple allemand, qui le prouve en apportant, obsole par obsole, ses économies pour permettre à la patrie allemande de se procurer les moyens qui lui sont nécessaires pour résister aux attaques ennemies.

M. Lansing va faire
de nouvelles révélations

LONDRES, 14 octobre. — De New-York au Daily Telegraph :

« M. Lansing va publier de nouvelles révélations sur les efforts criminels de l'Allemagne aux Etats-Unis. »

Mort d'un « as » italien

Le Petit Parisien reçoit la dépêche suivante :

ROME, 14 octobre. — L'aviateur Olivieri, qui abattit le premier aéroplane autrichien dans les lignes italiennes et qui fut le premier « as » italien, vient de se tuer accidentellement.

Il avait à son actif douze victoires et était, parmi les aviateurs, le plus populaire de l'Italie.

Pour les agriculteurs
mutilés

Le président de la République et M. Justin Godart ont inauguré, hier, la « Ferme de Champagne ».

Le président de la République, qu'accompagnait Mme Poincaré, le général Dupargé et M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat au service de Santé, s'est rendu, hier, à Juvisy-sur-Orge, pour inaugurer la « Ferme de Champagne », vaste terrain de 50 hectares, loué par l'Union des colonies étrangères en France pour favoriser la rééducation professionnelle des agriculteurs mutilés.

M. Poincaré et M. Justin Godart ont été reçus, à leur arrivée à Juvisy, par M. Walter V. R. Berry, président de l'Union, et par les membres du comité.

Au cours de la cérémonie, le président de la République a décerné la croix de la Légion d'honneur aux deux vice-présidents de l'œuvre : M. Louis Arscher et M. Ladislav Kone.

Les résultats sportifs

CYCLISME

Au Velodrome d'Hiver. — La réunion qui devait clôturer la saison au Parc des Princes s'est déroulée au Velodrome d'Hiver. Résultats :

Grand Prix de Clôture (25 kilom., derrière motos). — 1. Lartue, en 20 m. 44 s. 3/5 ; 2. Bètemps, à 625 m. ; 3. Fossier, à 2 kil. 500.

Les 100 kilomètres à l'américaine. — 1. Duragon-Berthet (33 points), en 2 h. 23 m. 56 s. 1/5 ; 2. Deruyter-Suter (71 p.), à un tour ; 3. Ménager-Lemay (59 p.), à un tour ; 4. Thys-Jusseret (59 p.) ; 5. Ali Neftali-Vandenhave (46 p.).

Le Grand Prix des Tout-Petits (7^e année). — Cette classique épreuve, organisée par la Société des Courses et réservée aux coureurs de moins de dix-sept ans, s'est disputée avec un plein succès : 200 coureurs sur 240 engagés ont pris le départ donné au bas de la côte de Champigny ; 132 se sont classés en moins d'une heure et demi pour 30 kilomètres de parcours (Champigny-Bellecroix et retour). Résultats :

1. Bianco-Garin, en 51 m. 46 s. ; 2. Pailraut, à deux longueurs ; 3. Raveau, à une longueur ; 4. Boubee, 5. Pavioet, 6. Lefèvre, 7. Bosc, 8. Lorient, 9. Vangon, 10. Missopain.

FOOTBALL ASSOCIATION

La Coupe Nationale (U.S.F.S.A.). — A. S. Française bat U.S. Maisons-Laffitte par 13 buts à 0 ; C.A.S. Générale bat C.A. du XIV^e par 8 buts à 0 ; Nancy Sports bat Stade Français par 7 buts à 3.

Le Challenge de la Renommée (L.F.A.). — Paris Star bat Jeunesse Athlétique de Saint-Ouen par 5 buts à 0 ; Union Sportive Suisse bat C.A. de Paris par 5 buts à 4.

Les Championnats de la F.G.S.P.F. — Englebert Sports bat Lorette Sports par 5 buts à 2 ; E.S. Saint-Michel bat Saint-Louis de Gonzague par 2 buts à 1.

FOOTBALL RUGBY

C.A.S. Générale bat Stade Français par 5 points à 3 ; Army Service Corps bat National S.C. par 20 points à 3 ; Racing Club de France bat A.S. Française par 5 points à 3.

Malgré la hausse sur les cuirs, TOMMY, bottier, vous donne les plus beaux modèles à des prix défiant la concurrence.

Voyez ses vitrines, 1, rue de Provence ; 33, rue des Martyrs et 81, passage Brady !

ON DEMANDE JEUNE HOMME de 14 à 15 ans, présenté par ses parents, pour travail de bureau. Se présenter 88, Champs-Élysées.

— Son Exc. M. W. H. Pages, ambassadeur des Etats-Unis à Londres, qui vient d'être assez souffrant, est à présent complètement rétabli.

— S. Exc. l'ambassadeur du roi d'Italie près la cour de Saint-James et la marquise Imperiali ont fait une cure à Fuggio et rentreront cette semaine en Angleterre.

INFORMATIONS

— M. Georges Peixotto, frère de M. Percy Peixotto, ancien président de la Chambre de commerce américaine de Paris, qui faisait partie du 1^{er} régiment de la légion étrangère, a été nommé membre de la mission militaire française auprès de l'armée américaine à titre d'interprète et avec le grade de sous-lieutenant.

— Mrs G. M. Wilde donnera, demain, une matinée enfantine en l'honneur de miss Fife et de trente-cinq petits orphelins belges appartenant aux meilleures classes de la société et que patronnent spécialement S. M. la reine Elisabeth et S. A. R. l'infante Eulalie. Ces enfants se rendent en Suisse et seront hospitalisés dans une propriété mise gracieusement à la disposition de la souveraine.

— A cette matinée assisteront l'infante Eulalie, les membres de la légation de Belgique et le lieutenant Crombez, aviateur belge.

— Sont arrivées à Paris : Lady Howard de Walden, vicomtesse Hampden et lady Smiley, venant de Londres; la princesse Santa-Borghese, qui vient d'Italie, ainsi que lady de Bathe.

— La princesse Candiano est attendue cette semaine.

— S. M. le roi d'Angleterre a conféré à sir William Henry Dunn, lord maire de Londres, la pairie avec le titre de baron.

— A l'ambulance américaine de Neuilly, le colonel Peed, administrateur militaire de l'hôpital, a remis, au nom du gouvernement français, la médaille d'honneur des épidémies, en vermeil, à : miss Marcon Doane, miss Mary Willingale, miss Beatrice Page, miss Rose Muller, Mrs H. A. Jackson, miss Mary Linès, miss Florence Matthews, miss Lily Davies, miss Mabel Swinney et M. Otka Dobes.

CITATIONS

— Relevé, dans la dernière promotion de la Légion d'honneur : le lieutenant de Juigné, de l'état-major d'une division.

— Le lieutenant marquis de Juigné, député de la Loire-Inférieure, est déjà titulaire de la croix de guerre.

— Le capitaine Léon Doumer, fils de M. Paul Doumer, ministre d'Etat, tombé glorieusement au champ d'honneur, a été l'objet de la belle citation suivante à l'ordre de l'armée :

« Magnifique modèle du chef et du soldat. Exemple vivant de bravoure et d'honneur militaire. S'est imposé à l'admiration de tous ceux qui l'ont connu. A abattu sept avions ennemis. Est mort glorieusement, le 26 avril 1917, en se sacrifiant pour sauver un avion de corps d'armée aux prises avec un ennemi supérieur. »

BIENFAISANCE

— M. Jonnart, président du conseil général du Pas-de-Calais, a reçu de la Croix-Rouge américaine une somme de 150.000 francs destinée à être répartie, d'accord avec le préfet, entre les familles les plus éprouvées des officiers et soldats domiciliés dans le département.

MARIAGES

— En l'église de Rion-des-Landes vient d'être béni le mariage du docteur Demonce d'User avec Mlle Marie-Madeleine Poisson, fille de M. Albert Poisson, maire de Rion, ancien président de la Chambre de commerce de Mont-de-Marsan et conseiller général.

DEUILS

— Une messe sera dite, demain, à 11 heures, en l'église de la rue de la Pompe, 51, pour l'âme de S. M. la reine D. Maria Pia de Savoie, tante de S. M. le roi Victor-Emmanuel II.

Nous apprenons la mort :

De Mme Gaston Cabanis, née de Laportelle, décédée âgée de trente-huit ans ;

Du capitaine baron Raoul de Précourt, mort pour la France, âgé de quarante-quatre ans, fils du baron de Précourt, administrateur de la Compagnie du P.-L.-M. Il avait épousé Mlle de Panisse-Passis ;

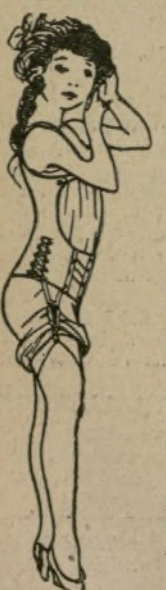
De M. Dubouché, chevalier de la Légion d'honneur, conseiller général de la Loire-Inférieure, ancien député, ancien adjoint au maire de Nantes, ancien président de la Chambre de commerce de cette ville ;

De la comtesse de Courcival, qui a succombé au Mans, âgée de soixante-dix-sept ans. Elle était la tante du comte et du vicomte de Bourblanc et du comte et du vicomte du Guerif.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

Pour se marier sel. ses goûts, dem. n° Union des Familles à M^{me} C. SIMON, 259, av. Daumesnil, Paris.

LE CORSET JUVENIL



Les plus grands dangers viennent de ce que, souvent, on fait porter aux jeunes filles un corset beaucoup trop tôt, et plus tard beaucoup trop serré.

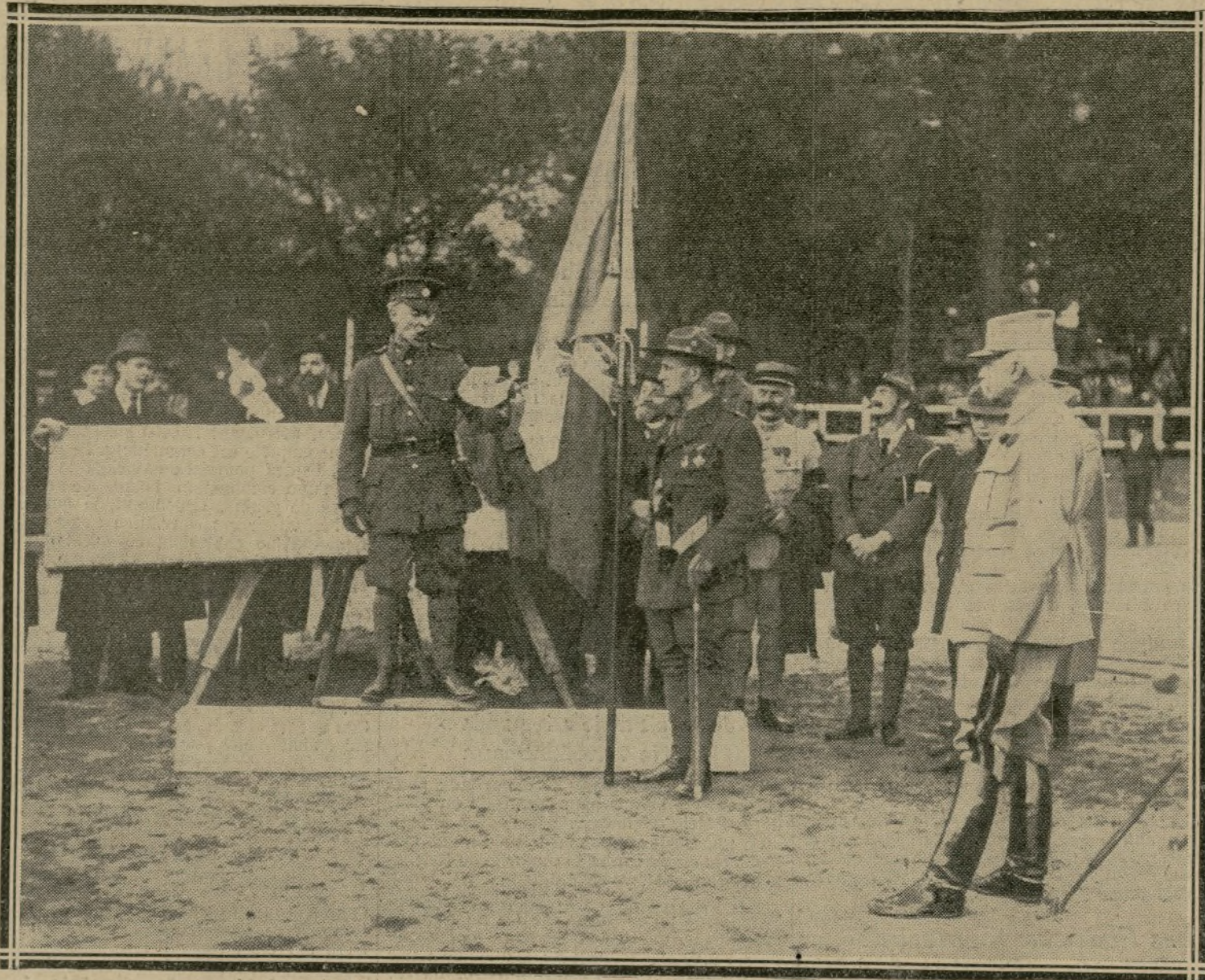
Le garçon devient un homme fort sans l'aide du corset. La jeune fille possède les mêmes muscles, elle a le même thorax, les mêmes pousmons : laissez-leur la plus grande liberté.

Le JUVENIL, loin d'être une cuirasse qui étreint les muscles et les alanguit par l'inaction, donne au contraire un élan nouveau à ces jeunes organes épris d'activité.

Le JUVENIL laisse l'enfant croître, le laisse vivre, respirer, courir, manger, digérer.

Il s'adresse à l'adolescence de 6 à 20 ans et son prix varie suivant les âges de 16 fr. à 28 fr. 50.

Le demander partout, FRANCE ET PARIS, 200 DÉPÔTS. Nous demander la liste avec notice E. Corsierie spéciale de France, 18, r. T. Ibtout. Par s. ORTHOPÉDIE : CONSULTATIONS 9 H. à MIDI.

EXCELSIOR
REMISE D'UN DRAPEAU AUX BOY-SCOUTS PARISIENS

M. APPLGARTH, CHEF DES SCOUTS NÉO-ZÉLANDAIS, PRONONÇANT SON DISCOURS Hier, sur le stade de l'école de Joinville, M. Applegarth, chef des scouts néo-zélandais, a remis au comité des troupes parisiennes d'éclaireurs un magnifique drapeau, acheté 13.000 fr. le jour du "Tricolore Day", à Auckland et offert par leurs frères de la Nouvelle-Zélande aux boy-scouts parisiens.

B L O C - N O T E S

Je ne sais pas pourquoi, ni vous non plus, on fait à certains objets du règne minéral, végétal ou animal, une réputation d'imbécillité. Cette sorte d'imbécillité est criante. Les serins ne sont pas plus bêtes que les moineaux, je vous défie de me démontrer le contraire. Et pourquoi dire à un idiot qu'il est bête comme un cornichon? On calomnie le cornichon : il n'est pas plus sot qu'une pêche ou qu'une noix de coco.

Une autre victime de cet illégitime usage du vocabulaire est la charrette à bras. Des personnes inconsidérées, mais nombreuses, sont dans le déplorable usage d'affirmer, quand leur interlocuteur les rase, ou, simplement, n'est pas de leur avis, « qu'il a tenu des raisonnements de charrette à bras ». C'est de la difformité. Jamais une charrette à bras n'a raisonné! Ce sont des instruments modestes qui savent se tenir à leur place et remplissent avec la plus louable conscience des fonctions pénibles, telles que celles d'aider au démenagement des petits logis lorsque arrive l'heure cruelle du terme. Mais elles peuvent se hausser à des missions plus hautes : la section de l'Afrique occidentale française, réunie à la suite de la conférence coloniale convoquée au mois de juin dernier par M. Maginot, vient d'affirmer officiellement que ce véhicule pouvait et devait jouer un rôle important dans le développement d'une des parties les plus intéressantes de notre empire d'outre-mer et que, par conséquent, il devenait une machine de guerre, puisque la guerre actuelle a, au premier chef, l'aspect d'une lutte économique.

Ceci mérite explication, d'autant plus que le sujet, malgré l'apparence, est très sérieux. L'Afrique occidentale — Soudan, Dahomé, Côte d'Ivoire, Guinée française, Sénégal — pourrait fournir à la métropole, en beaucoup plus grande quantité qu'elle ne fait, des matières dont l'alimentation et la défense nationale ont un pressant besoin : du maïs, du coton, des arachides et des noix palmistes, qui donnent de l'huile. L'obstacle, dans beaucoup de cas, ce sont les distances à parcourir.

Pour cultiver, il faut des bras. Or, l'Afrique occidentale est peu peuplée. D'autre part, dans beaucoup de régions, les animaux de trait ne peuvent vivre : ils sont tués par la mouche tsété, celle qui donne la maladie du sommeil. Il faut donc transporter toutes les marchandises d'échange, tous les produits à dos d'homme. Et l'homme devenu « animal de portage » est perdu pour l'agriculture. De plus, sa charge ne peut guère dépasser 30 kilos.

Avec une charrette à bras, ou même à âne — les ânes sont à peu près insensibles aux piqûres de la tsété — la capacité de transport serait au moins doublée, et par conséquent on accroîtrait dans de fortes proportions la quantité des bras qui peuvent être consacrés à la culture. De là vient que la section de l'Afrique occidentale française a demandé au ministre l'envoi de dix mille à quinze mille charrettes légères, se portant garantes que ces véhicules seraient sûrement achetés par les indigènes.

L'humble charrette à bras révolutionnerait l'Afrique noire et contribuerait à écraser le Boche. Allez donc, maintenant, en dire du mal!

Pierre MILLE.

Aujourd'hui, viande!

C'est aujourd'hui que cesse le supplice du végétarisme obligatoire. On nous permet à nouveau de manger les bêtes parce qu'on craint de n'avoir plus de quoi leur donner à manger. Mais on nous promet que, l'hiver passé, on nous rendra l'ère des jours maigres si profitable, paraît-il, à nos estomacs. Bien entendu, nous acceptons toutes les restrictions qu'exige la défense nationale.

Nous croyons toutefois ne pas manquer de patriotisme en demandant, dès aujourd'hui, à l'homme dévoué qui sera ministre du Ravitaillement au printemps :

— Ne pourriez-vous pas éviter de choisir pour jour sans viande le lundi, qui est déjà un jour sans poisson?

La vieille dame

On dit que... si se pourrait que... il ne serait pas surprenant que... d'ici à quelques jours l'Académie, renonçant à l'abstention qu'elle a observée depuis le début des hostilités, procéderait à quelques élections.

Il y a tant de vacances cette fois à combler qu'il sera peut-être possible de donner satisfaction à tout le monde.

N'en croyez rien! Il y aura toujours des gens pour trouver tel choix mauvais et regretter qu'on n'ait pas fait tel autre. L'Académie est une assemblée que l'on déchire à belles dents aussi longtemps qu'on n'en fait pas partie. Après, on déclare que c'est la meilleure compagnie que l'on puisse voir.

A propos de tant d'ambitions déçues, Aurélien Scholl faisait, il y a une vingtaine d'années, cette remarque :

— L'Académie a été fondée par Richelieu à l'époque où Paris comptait deux cent mille habitants, vingt-cinq poètes, dix auteurs dramatiques, douze philosophes, et autant de grammairiens. En limitant le nombre des académiciens à quarante, cela faisait déjà des mécontents. Mais maintenant que tout a décuplé il faut avouer que ce nombre n'est plus en proportion avec les exigences de la vie moderne.

Seulement, si l'on décuplait le nombre des académiciens, pour rester dans la proportion, l'Académie ne serait plus un salon, mais un meeting, un congrès, une réunion publique, et comment feraient les mécènes qui ont assumé l'aimable mission de donner des diners académiques?

Avec les restrictions actuelles, ils en seraient réduits à mettre sur les cartes d'invitation : « On est prié d'apporter son pain. »

LA RELIGION DU KAISER



MOI ET DIEU!... (Life.)

Guymer enfant

Dans la Guerre Adrienne de jeudi, le sous-lieutenant aviateur Richard publie de curieux et émouvants souvenirs sur la jeunesse de Guymer, dont il fut le compa-

gnon au collège Stanislas, et qu'il retrouva dans l'aviation militaire.

Au collège, Guymer était aimé de tous parce qu'il donnait à tous une rare sensation de maîtrise. Il apprenait ce qu'il voulait avec une incroyable facilité, mais il était aussi un des plus terribles « chahuteurs » que l'on eût connus : il trouvait des tours inédits, abracadabrants, et il avait une faculté surprenante pour les préparer sans que personne pût se douter de rien. Dès lors, il fondait sur ses adversaires comme depuis il a fondé sur les Allemands au moment où ceux-ci s'y attendaient le moins et croyaient avoir affaire à un brave canard d'avion piloté par un débutant.

« N'avoir l'air de rien », telle semble avoir été sa devise, et ceux qui l'ont vu dans sa gloire savent bien qu'il avait conservé cette même modestie fœtale.

Qui croirait que ce héros destiné aux randonnées à grande vitesse dans les couches élevées de l'atmosphère ou le froid est toujours si intense était dans son enfance un des gosses les plus frileux qui se pussent voir? Toujours perdu dans un vaste paradis, enfoncé jusqu'aux yeux dans un cache-nez bl. a., on ne voyait de lui que ses prunelles, mais cela suffisait. Il y avait là un regard qui aurait fait deviner le futur roi de l'air, celui qui semblait fasciner son ennemi comme les grands oiseaux carnassiers fascinent leur proie.

Une seule fois, au dire de son ami, il eut « vraiment l'air ». Ce fut le jour où un avion, un Blériot, passa au-dessus de la cour du collège, volant très bas. Il le contempla dans une sorte d'extase frémissante qui disait bien qu'il avait aperçu sa voie!

Hélas! il le parcourut bien vite. Mais sa gloire eût-elle pu être plus grande s'il avait vécu davantage?

La bonne riposte

Un académicien disait à propos des brocards qu'on a de tout temps lancés à la célèbre compagnie :

— Oui, oui, je sais bien que nous avons tous les défauts. Je le sais même mieux que quiconque, puisque je suis du bâtiment. Mais vous remarquerez une chose assez plaisante : c'est que le plus grand ennemi que nous ayons jamais eu fut feu M. de Goncourt et que, pour démontrer le ridicule des académiciens, il n'a rien trouvé de mieux que d'en fonder une.

On pourrait ajouter que, ennemi des prix littéraires, il en a créé un.

Mais, de ceci, les jeunes romanciers n'ont garde de se plaindre.

La vie chère

Une dame entre dans un magasin de quincaillerie et demande un fer à repasser.

— Combien, celui-là?

— Dix francs.

— Comment! Mais, avant la guerre, on les vendait quarante sous.

— Oui, madame, mais toutes les marchandises ont tellement augmenté depuis...

— Sans doute, mais je reconnais ce fer : il sort de la fabrique que mon mari avait dans le Nord avant l'invasion. Donc, vous l'avez acheté autrefois; donc, vous n'avez pas subi d'augmentation sur son prix d'achat; donc, je ne vois pas pourquoi vous augmentez le prix de vente!

Le marchand fut un moment cloué par cet argument.

Mais il retrouva sa respiration et répondit :

— Supposez que les marchandises aient diminué au lieu d'augmenter : admettriez-vous que je vendisse un objet à l'ancien prix fort, sous prétexte que je l'ai acheté avant la diminution?

Et ce fut au tour de la cliente de n'avoir pas de réplique.

Lequel des deux, acheteuse ou vendeur, avait raison? Les économistes seuls pourraient le dire, et encore il faudrait qu'ils fussent très distingués!

LE VEILLEUR.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE

Reprise de POLICHE, comédie en quatre actes, en prose, de M. Henry Bataille

La Comédie-Française a repris Poliche. C'est une aimable pièce, d'une composition peu rigoureuse et qui va un peu de tous les côtés : mais les pièces qui vont droit devant elles sont si ennuyeuses! Le type même de Poliche est peut-être plus épisodique, moins universel et surtout moins neuf que ne l'a pensé M. Bataille. Qu'importe, s'il est vrai? La vérité ne va jamais sans un petit coin d'éternité. Figaro riait déjà de tout, pour n'en pas pleurer, Poliche fait semblant de rire et pleure en secret : il y a une nuance. Il est probable que Figaro souffre en dedans ; mais, comme avait dit par anticipation La Rochefoucauld, on supporte les douleurs d'autrui avec une incroyable facilité, et notamment les peines de cœur de Figaro : l'on compatit davantage à celles de Poliche.

C'est la faute à M. Bataille et à M. de Féraudy, son admirable interprète. Mmes Cécile Sorel, Gabrielle Robinne, MM. Roger Gaillard, Paul Numa, Mlle Berthe Boyv ont dans notre émotion une grande part de responsabilité.

Abel HERMANT.

Opéra. — Le drame lyrique Jeanne d'Arc, de M. Raymond Roze, sera donné à l'Opéra, en représentation extraordinaire, le 8 novembre prochain, au bénéfice des Croix-Rouges franco-britanniques.

Odéon. — Une des premières tragédies annoncées est Attila, de Corneille, qui fut représenté au Palais-Royal par les comédiens de Molière, le 4 mars 1667. Cette pièce, qui mit aux prises tant d'opinions contraires à cette époque et qui suscita de nombreux poèmes, va reparaître sur la scène du second théâtre français le 18 octobre, pour la première fois depuis 1700.

Les circonstances donnent une certaine actualité au personnage farouche du roi des Huns. Le génie de Corneille avait pressenti la valeur théâtrale de ce sombre héros, qu'il dépeint dans une préface par ce passage : « Un homme lâchant à diviser ses ennemis, ravageant les peuples indéfiniment pour donner de la terreur aux uns et tirer parti de leur épouvante. »

Il y a là un rapprochement que le public ne manquera pas de faire et qui s'ajoutera à l'intérêt littéraire que cette représentation ne peut manquer d'éveiller.

Attila sera accompagné sur l'affiche des Grâces, de Saint-For, comédie pour laquelle M. Cuvillier a écrit une délicieuse parlotte et dont les danses ont été réglées par Mme Daynas Papurello.

Ce soir :

Comédie-Française, Psyché (3^e acte), l'Eternelle

présente, Andromaque et Pélée.

Opéra-Comique, relâche ; demain, 8 h., Sapho.

Odéon, 7 h. 45, l'Affaire des poisons.

Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, l'Ilustionniste (Sacha Guitry).

Variétés, 8 h. 15, la Femme de son mari.

Gymnase, 8 h. 30, Petite Reine.

Vauvilliers, 8 h., la Revue.

Châtelet, 8 h., mardi, mercredi, jeudi, samedi, dimanche, le Tour du monde en 80 jours.

Palais-Royal, 8 h., Madame et son filleul.

Gaité-Lyrique, demain, 8 h., la Vivandière.

Trianon-Lyrique, demain, 8 h., la Dame blanche.

Ambigu, 8 h., le Système D.

Antoine, 7 h. 45, le Marchand de Venise.

Athènes, 8 h. 30, l'Amour (Leriche).

Grand-Guignol, 8 h. 30, la Grande Epouvante.

Michel, 8 h. 30, plus ça change.

Th. Béjane, 8 h. 30, Une Revue chez Riant.

Renaissance, 8 h. 30, Vous n'avez rien à déclarer!

Sarah-Bernhardt, demain, 8 h., les Nouveaux riches.

Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, Montmartre.

Cluny, 8 h. 15, Chateaufort.

Edouard-VII, 8 h. 45, le Feu du voisin.

Scala, 8 h., Occident et l'Amie.

Ba-Ta-Clan, 8 h. 30, la Revue avec Mistinguett et Chevalier, Loc. Riquette 30-12.

Th. Caumartin, 25, rue Caumartin. Ce soir, 8 h. 30.

Come along! revue franco-américaine.

Nouveau-Cirque, tous les soirs, sauf lundi, 8 h. 30; matinées jeudis, samedis, dimanches et fêtes, à 2 h.

MUSIC-HALLS

Olympia, tous les soirs. Mat. vendredi et dim.

CHÉMIN LOMBARD. Renseignements gratuits.

SAVON BLANC. mi-cuit sticlé extra à 2 fr. le kg.

minimum contre mandat de 49 fr. 50 adressé à M. Garrigues, 36, rue Aubpau, Marseille. 50 kg., 90 fr.

L'application du

CARBURATEUR

ZÉNITH

À LA PRESQUE TOTALITÉ des AVIONS MILITAIRES leur a donné les qualités qu'ont les milliers de voitures qui sont munies de cet appareil scientifique.

Société du Carburateur ZÉNITH

Siege social et usines :

51, CHEMIN FEUILLAT. — LYON

Maison à Paris :

15, rue du

Débarcadere

Usines et succur-

saies : Lyon, Paris,

London, La Haye,

Millan, Turin, New-

York, Detroit, Ge-

neve.

Le siege social

de Lyon répond

par courrier à

toutes demandes

de renseignements

techniques ou com-

mercial.

Envoi immédiat

de toutes pièces.

Le gérant : VICTOR LAUVERGAT.

Imprimerie, 19, rue Cadix, Paris. — Volamard.